

Ilianise

- *Le journal d'une damnée* -

Dépôt légal : 2007 - ISBN 2-9526-7902-9

Trois siècles sont passés depuis ma révélation
Et pourtant je croyais que cela n'avait en rien altéré
Ma foi en l'humanité, la conviction profonde que
Nous ne sommes pas maudits, mais jouissons plutôt de
L'immense privilège d'avoir l'éternité pour devenir... meilleurs.
Je ne réalisais pas à quel point je me fourvoyais.
Nul n'échappe à son destin.

Voici mon histoire...

Livre I

Voici mon journal, voici ces mots de vie et de mort qui résumant partiellement ces longues années passées, non que ma mémoire vacille, non car même après toutes ces années je me souviens encore de tout, mais surtout parce que le temps est un océan dont on ne peut qu'envisager l'étendue sans jamais le circonscrire complètement.

Pourtant lorsque j'écris ces mots, tentant de vous rendre aussi réels que possible ces moments par moi vécus, je souhaite vous faire partager non seulement mes pensées et mes souvenirs, mais également vous plonger au cœur de ces instants qui ont marqué si intensément ma vie et ma mort, de vous les rendre aussi vivants que possibles. Aussi, j'espère sincèrement que vous apprécierez ces propos, ils sont ceux d'une très vieille femme qui a perdu tous ceux qui lui étaient chers et que le temps a fini par briser.

Le destin est cruel lorsque l'on est impuissant et que le temps n'a plus d'emprise, ni sur votre corps, ni sur vos sens, mais seulement sur votre esprit.

Je tenterais de m'attacher à ces moments qui furent les plus marquants pour moi, laissant les autres dans les tréfonds de ma mémoire. Illusoire et feint est le désir de vouloir tout coucher par écrit lorsque l'on a traversé comme moi les âges et qu'arrive inévitablement le moment où les siècles finissent par paraître des années.

Préhistoire

Je m'appelle Ilianise, je suis née dans une petite bourgade d'Italie appelée Mestre, à quelques kilomètres de la cité éternelle de Venise. C'était il y a plus de trois siècles, le vingt-deux mars mille six cent quatre-vingt-huit. Ma famille, des artisans vénitiens modestes, vivaient là depuis plusieurs générations. Ils travaillaient la terre et le verre, pour la gloire de Murano et la sueur sur leurs fronts, comme tant d'autres à cette époque. Ils ne gardaient que bien peu de subsides issus de leur dur labeur. Pourtant de ces premières années d'enfance, je me rappelle d'eux comme des gens humbles, résignés, mais finalement heureux, comme savent l'être les petites gens devant cette condition intemporelle qui les enchaîne et les aveugle, sans jamais aucun espoir de pouvoir s'en libérer. Plus tard cette vision naïve d'une enfant chérie devait se trouver altérée par la cruauté de la réalité. Mes parents n'étaient guère différents des autres, car enfin, malgré les époques, malgré les coutumes et les idéaux, préserver sa progéniture des maux que l'on endure est le lot commun même des plus démunis géniteurs.

Que vous dire de plus de ces années d'enfance si ce n'est que je portais le terrible fardeau d'être née jolie. Brune, fine et élancée, la peau mate et les yeux d'un noir d'ébène, mes parents avaient voulu me préserver de la rudesse de leur condition et je dois avouer qu'ils y parvinrent plutôt mal que bien au début. On ne peut vivre caché des autres éternellement, tout comme on ne peut mentir longtemps à son enfant sur la réalité brutale et sale de l'existence. Les regards porcins des hommes m'atteignirent trop vite, trop tôt, à l'heure où les chimères enfantines s'évanouissent. Ce n'est que bien plus tard que je fus en mesure de m'en libérer.

J'étais une enfant unique, ma mère n'ayant jamais pu avoir d'autres enfants. Mon père qui travaillait dur à se brûler les poumons dans les verreries de Venise me considérait comme sa petite princesse, il voulait que je connaisse un plus beau destin que lui... s'il pouvait savoir à quel point son souhait allait être exaucé... paix à son âme, car lui au moins a trouvé le repos.

Je sais que vous vous interrogez devant mes propos, qui je vous l'assure ne sont pas ceux d'une malade mentale évoquant péniblement et avec douleur les images forcées par son esprit tourmenté.

Alors quelle est cette vérité que je tarde à vous dire, même si j'en suis sûre vous l'entrevoyez déjà... patience, je vais l'évoquer bientôt. Car cette révélation se doit d'être présentée à sa juste mesure, sans quoi vous seriez inmanquablement déçu.

Et puis, je vous l'avoue plus que je ne vous le confesse, j'avais enfant des prédispositions à torturer mentalement les connus comme les inconnus, les siècles passés n'y ont rien arrangé. C'est même le contraire, car ma condition m'amena à développer les côtés les plus sombres de ma personne. Le temps fane les bons sentiments, bientôt ne reste plus que le pire...

Travers au combien travaillé par des années d'exercice, j'excelle à faire languir les hommes, à les malmener en me jouant de leurs élans hormonaux prévisibles tout comme à rabaisser leur intelligence autoproclamée... alors pourquoi devrais-je me comporter différemment avec vous, confident de circonstance, anonyme et curieux ? En lisant mon journal, je ne veux pas seulement vous narrer mon histoire, aussi fantasque fût-elle, je veux partager bien plus, je veux vous guider au-delà de cette intangible frontière entre le savoir et le connaître.

Mais reprenons cette narration. Après l'enfance presque heureuse et protégée vint le temps de la pauvreté. Mes parents faisant face à des dettes considérables et inconsidérées durent vendre leur modeste demeure à un usurier caricatural dont l'appétit rapace n'avait d'égal que son manque obscène d'éducation. J'avais douze ans et déjà les jeunes hommes du village me regardaient avec avidité. Il est vrai qu'en ces temps-là, le devenir conjugal d'une toute jeune demoiselle se dessinait très tôt et bien souvent sans aucune forme d'attention pour elle. Mon père dans son infinie bonté avait su me préserver de ces tracas, mais il ne put rien faire face à la méchanceté perverse du sinistre usurier. Ce grossier personnage à l'incontournable vulgarité se nommait Aspero. Il était assez vieux pour effrayer une jeune fille, mais pas assez pour voir ses forces l'abandonner. Brun, le teint mat, il n'était pas à proprement parler laid, mais il était d'une attitude crasse qui élevait les rats à des exemples de civilité.

Mon père ne sut jamais rien des déboires auxquels je fus confrontée à ce moment tragique dans notre vie, aussi ne comprit-il pas pourquoi je fus si heureuse de quitter Mestre quelques jours plus tard, lorsqu'enfin l'usurier Aspero eut pu donner les quelques pièces promises pour notre maison et dont il avait eu tant de mal à se défaire.

Je pense que mon père m'en voulut, car pour lui quitter sa maison fut un déchirement dont la portée alla bien au-delà de l'amertume naturelle devant la perte d'un bien familial plus que centenaire. Mais comment aurais-je pu lui expliquer qu'à ce moment-là je me sentais libérée de la terrible crainte de revoir ce méchant homme qui venait de me priver de mes tendres illusions enfantines. Cocasse est le destin, car je fus amenée à croiser à nouveau le regard bovin de l'usurier Aspero bien des années plus tard, pour me libérer définitivement de ce fantôme. Mais n'allons pas trop vite, je reviendrai sur ce point dans un moment.

Ce fut le temps du voyage. Mon père dont les mains étaient le seul trésor et dont les talents en matière de commerce étaient proches du néant portait en lui une crainte viscérale, celle de tout perdre une deuxième fois. Aussi nous dûmes traverser de nombreuses provinces, passer par de nombreuses villes plus ou moins grandes. Car toujours après quelque temps, mon père finissait par se sentir menacé par quelque marchand peu scrupuleux. Si bien qu'un jour de printemps de l'année mille sept cent cinq, nous passâmes les Alpes pour finalement arriver dans la vallée de la Maurienne. Étape obligée pour de nombreux voyageurs, la petite, mais ô combien prospère bourgade de la Chambre nous offrit pendant quelques mois une reposante hospitalité.

Là-bas, les Italiens étaient certes dénigrés, mais comme ils étaient nombreux, ma famille n'eut pas à souffrir de trop de tracas. J'avais alors dix-sept ans et n'avais plus depuis un bon moment de sentiment chaleureux à l'égard de mes congénères, tant leurs manières porcines choquaient mon sens du beau. Devenue une jeune femme plus qu'attrayante, brune et élancée, j'arrivais à me faire quelques relations intéressées parmi les adolescents de la vallée. En ces temps anciens, une demoiselle de modeste extraction se devait d'être bien mariée pour soulager ses parents du fardeau de son éducation et permettre à un jeune homme de perpétuer son sang. Si elle ne voulait pas subir cet outrage à sa dignité, elle devait être soit extrêmement repoussante, soit d'une incommensurable bêtise. Les deux cas n'étant parfois pas suffisants pour contenir les turpitudes d'un goujat esseulé. Néanmoins, je choisis d'être bête, tant il m'était difficile d'imaginer pouvoir m'enlaidir volontairement – je veux dire au-delà du simple choix vestimentaire approprié et d'une chevelure d'apparence peu soignée.

Je vous l'accorde, je fus naïve de croire que cela suffirait. Aussi après quelques semaines passées dans les alpages de Maurienne en compagnie des marmottes et des moutons, je dus me résigner à renoncer à toujours me battre tant quelques fils de bergers se montrèrent pressants dans leurs manières. Leurs manières brutales de paysans incultes, le contact de la peau rugueuse de leurs mains sur ma chair encore juvénile quand ils parvenaient bien malgré moi à satisfaire leurs plus bas instinct, ils me renvoyaient toujours une image de moi salie, pervertie, comme l'usurier l'avait fait avant eux. Et comment résister lorsqu'on ne connaît pas un mot de la langue du pays ? Ce fut comme vous l'imaginez très certainement de terribles moments qui me marquèrent bien plus que dans ma chair. La plupart des hommes étaient des porcs, déjouer leurs attentions obscènes était un défi quotidien. Aujourd'hui je conviens que cela peut prêter à sourire, ou même à moquerie, tant les mœurs se sont libérées au cours des années et des époques. Mais en ce temps-là, une fille se devait d'être pure pour trouver un bon mari et ne pas apporter le déshonneur à sa famille. Ce fut pour moi une épreuve de me taire lorsque ma mère me demandait pourquoi certains jours je paraissais si triste, si distante. En m'atteignant dans mon cœur, ces hommes immondes de grossièreté ne firent que renforcer mon dégoût pour les gens de ma condition, rendant plus vif mon besoin de changement de statut social. J'aspirais à m'échapper de cet univers crasse, mais étais alors bien loin d'imaginer que celui que j'allais découvrir plus tard avait certes l'avantage d'être maniéré, mais également plus sournois.

Malgré ces difficultés rencontrées, j'eus quelques amis parmi les plus courtois des fils du village et naturellement quelques défenseurs certes chevaleresques, mais tout aussi intéressés. Pour ceux-là, je consentais de me laisser gentiment séduire. Mieux valait leurs compagnies à celles des plus rustres paysans.

Je crois que ce sentiment d'être abandonnée et livrée à un monde brutal peut-être familier pour certains et probablement plus certaines d'entre vous, mes amis. Comme moi vous vous endurez, comme moi vous deviendrez plus fort, mais ne commettez pas comme moi l'irréparable erreur de vous damner pour échapper à votre condition.

J'appris également rapidement le français, mais comme à mon habitude je continuais à utiliser avec science le langage des signes pour parfois fourvoyer des crédules et bien sûr en tirer le meilleur parti. Les hommes voulaient abuser de mon corps, je tentais autant que possible d'abuser leur esprit. Rare était le bénéfice de mes manœuvres, mais alors j'en tirais quelques confortables avantages. Les tracasseries me paraissaient ainsi moins pénibles. Après tout, je n'avais à ce moment que mon corps comme seul bien et l'intelligence de savoir le mettre en valeur aux moments opportuns.

Peut-être me trouvez-vous vile et perverse en lisant mes propos, mais je n'estimais pas alors, et je crois que c'est un composant fondamental de ma personnalité, qu'abuser des faibles était un mal en soi. Chacun doit apprendre à lutter avec ses propres armes.

Ce fait commun à chacun selon différents degrés est un état naturel, qui dans mon esprit se développa conjointement avec mon instinct de survie. L'usurier n'avait-il pas abusé de sa force pour me prendre ?

Malgré toutes mes habiles manœuvres, je n'arrivais pas à échapper à mon univers étroit et vide de perspective heureuse. Alors, peu à peu, je vivais une mort latente. Celle que je fus en arrivant en Terre de France finit par n'être que le fantôme d'elle-même, malgré les immenses efforts déployés pour ne pas faire subir à mes parents le terrible doute de s'être trompé de chemin, d'avoir en quelque sorte poussé leur enfant sur la voie de la perdition. Je crois bien

que si cela avait duré, je n'aurais probablement pas vécu.
C'était sans compter sur les facéties du destin, de celles qui
vont font rencontrer des êtres qui, en un seul regard,
changent à jamais votre existence...

Une étrange rencontre

Ce fut par un soir neigeux de février mil sept cent cinq que je rencontrais pour la première fois un homme qui allait plus tard changer ma destinée au-delà de tout ce que j'aurais pu imaginer. Les souvenirs de cette nuit peuvent paraître lointains, pourtant j'en garde toujours une évocation précise. Ils furent pour moi une révélation qui trouva écho au plus profond de mon être, un appel vers un avenir incertain, mais plein de promesses par rapport à ma condition de l'époque. Ils devaient me marquer à jamais.

Il faisait froid. D'épais nuages donnaient l'impression que la vallée se refermait sur elle-même. Un petit vent venant du nord glaçait les os des plus courageux qui sortaient pour accomplir leur labeur quotidien. Le bourg accueillait depuis quelques semaines bien moins de marchands et de caravanes, dont la plupart ne dépasseraient pas Saint Michel de Maurienne. De nombreuses routes et tous les cols, étaient fermés à la circulation.

Contre quelques pièces, de rares muletiers s'aventuraient à franchir la frontière, car tous savaient qu'en hiver il ne fallait pas se montrer arrogant vis-à-vis de la montagne. La misère, comme la colère, accule à des extrêmes dont parfois on ne se remet jamais. Combien de fois avais-je entendu alors narrer les mésaventures de jeunes gens qui, poussés par la faim et la lourde responsabilité d'être des aînés, s'étaient perdus en montagne pour avoir tenté de porter, au-delà de leurs forces, au-delà de la raison, des marchandises de riches bourgeois arrogants et pressés. Eux-mêmes ne risquant rien d'autre que l'ivresse d'un vin chaud à la taverne de Saint Jean en attendant le retour de leurs esclaves de circonstance.

Cet hiver-là était le plus froid que je n'avais jamais connu. Il me mordait jusqu'aux os dès lors que le soleil se couchait derrière les hautes montagnes de Maurienne, jeune

italienne habituée à la douceur de la Vénétie. Pourtant, refusant l'enfermement et les questions de mon père, je préférais m'échapper de temps en temps dans les rues abandonnées de la Chambre. J'y trouvais de précieux moments de calme, parfois seule, parfois en compagnie des quelques rares jeunes gens de passage qui n'avaient pas l'étroitesse d'esprit et la pensée avilie de mes goujats ordinaires.

De ces instants je retiens être rentrée d'une escapade furtive dans le bourg, en compagnie d'un jeune homme prénommé François. Je l'avais rencontré quelques jours auparavant. Il venait de Chambéry. Je crois me rappeler qu'il accompagnait son père pour une affaire avec un cousin de Saint Jean de Maurienne. J'ai oublié depuis longtemps les traits de son visage, je ne garde plus en mémoire que sa douceur et sa gentillesse, qui à cette époque m'avaient fait espérer qu'il y avait tout de même un peu de bonté dans le cœur des hommes. Mais qu'importe, il n'est plus aujourd'hui qu'un fantôme, car cette nuit-là, mon esprit allait être envahi par une tout autre personne que dès lors, je ne pourrais jamais oublier.

Je remontais en compagnie de François la rue principale de La Chambre en direction de l'église du village qui datait du XI^e siècle. Tout à coup, nous entendîmes dans notre dos le bruit lointain, mais reconnaissable d'un attelage de chevaux tractant un carrosse. Notre curiosité nous poussa à retarder notre retour à nos maisons respectives. Aussi nous décidâmes d'attendre pour le voir remonter la rue, car après tout, les distractions et les visites étaient pour le moins rares en cette période de l'année.

Nous ne tardâmes pas à voir l'attelage, et notre curiosité fut récompensée au-delà de toute espérance. Celui-ci était composé de quatre magnifiques chevaux noirs à la robe luisante, tirant un carrosse également noir orné de

ciselures recouvertes de feuilles d'argent. Un blason argenté représentant un glaive ceint de deux feuilles de chêne était peint au milieu de la portière. L'attelage était en demi-poste monté. Le cocher était emmitouflé dans un lourd manteau de cuir noir, un tricorne sur la tête, et une écharpe le protégeait du froid en même temps qu'il cachait son visage. Un postillon habillé de la même façon montait un cheval de tête. Enfin, un troisième homme était assis à côté du cocher, tenant entre ses bras un fusil à silex. Celui là avait le visage découvert. Il était si laid que nous aurions pu aisément l'imaginer en évadé du bagne. François se recroquevilla lorsqu'il croisa son regard mauvais. Je n'aurais pu dire pourquoi, mais voir cet assemblage impressionnant passer devant moi me mit au comble de l'excitation. Enfin, quelque chose de surprenant se passait en cette bourgade endormie par un morne hiver. J'étais ravie mais totalement inconsciente du danger que ces étranges visiteurs pouvaient représenter. Le carrosse remontait rapidement la rue, et le cocher semblait ne pas prêter attention une seule seconde à qui pouvait se trouver sur sa route.

Le hasard ou le destin voulut que, lorsque le carrosse passa à notre hauteur, son mystérieux voyageur soulève le rideau noir qui en cachait l'intérieur pour se pencher et interpeller rapidement le cocher. L'homme avait le visage maigre, presque émacié. Une épaisse chevelure grise plaquée en arrière par un nœud de soie noire dégarnissait son front large. Ses pommettes étaient saillantes. Il avait le nez droit et une bouche très fine. Son teint était de craie, évoquant celui d'un tuberculeux. Malgré ce qui pouvait paraître comme une grande laideur, il dégageait de ce visage une force et un charisme incroyable. Je fus immédiatement fascinée.

Alors, mon regard croisa le sien et je compris aussitôt que je ne pourrai jamais l'oublier. Ses yeux bleu acier évoquaient une intelligence vive et perçante, teintée d'une curiosité

scrutatrice. Pendant un court instant, j'eus le sentiment que l'inconnu me violait plus qu'il ne me dévisageait, plongeant dans mon âme pour y lire tous mes secrets. Peut-être ses lèvres esquissèrent un sourire entendu ? L'inconnu referma le rideau sur son visage et disparut ainsi de ma vue, mais certes pas de mes pensées.

Il me fallut quelques instants pour reprendre mes esprits comme j'étais troublée au-delà de ce que j'aurais pu imaginer. À côté de moi, François me regardait d'un œil narquois. Visiblement, il ne semblait pas aussi ému que moi. Je décidais donc de le laisser à ses sous-entendus moqueurs pour remonter rapidement la rue. La curiosité me taraudait le ventre, il me fallait absolument la satisfaire. C'était comme si une force invisible m'attirait inexorablement vers le carrosse, comme si ma raison s'était effacée devant elle, ignorant la peur et les conséquences d'un tel empressement.

Je remontais ma capuche de laine sur ma tête pour me couvrir à la fois du froid et des regards indiscrets, car je ne voulais pas être reconnue. Comme je m'y attendais, le carrosse s'était arrêté non loin de l'église, juste en face d'une maison cossue au toit d'ardoises et aux volets fermés. Je la reconnus aussitôt. C'était la maison de l'apothicaire du bourg, un dénommé Jean, personnage lunatique et avare de paroles dont la seule fantaisie était d'élever un chien de race. L'apothicaire Jean officiait peu et toujours à des heures tardives à son domicile. On le voyait parfois déambuler dans les rues du bourg, le dos voûté, les mains pendantes et le pas lent. Il ne sortait d'ailleurs que pour promener son chien, autant que sa mauvaise humeur. S'il n'avait pas été aussi savant dans sa profession, il arrivait à soigner bien des maux par des décoctions dont il gardait jalousement le secret, je pense que personne ne lui aurait adressé la parole.

Les trois serviteurs de l'inconnu étaient descendus du carrosse, et se tenaient fermement devant la porte de la maison de Jean. Leur allure tout autant que leur aspect rustre voulait indiquer à l'éventuel curieux qu'il valait mieux détourner son regard et son chemin. Ils tapaient des pieds, soufflaient dans leurs mains et se frottaient les bras pour se réchauffer. Leurs vêtements crottés tout comme l'état du carrosse indiquaient qu'ils venaient de loin. En d'autres circonstances, j'aurais très certainement fait demi-tour devant des individus si peu avenants. Mais voilà, mes yeux ne pouvaient se détourner de l'objet de toute mon attention, le carrosse et son mystérieux occupant.

Je me souviens avoir tenté de m'approcher discrètement en longeant les murs et en évitant autant que possible de marcher dans la neige. Dans une rue vide, balayée par le vent, les crissements de mes pas auraient eu tôt fait de me faire repérer. Apprentie-espionne, l'excitation montait à chacun de mes pas. Je me sentais forte, invincible même, sûre de mes talents de discrétion nouvellement appris. D'ailleurs, les trois hommes ne paraissaient pas me remarquer. Comme j'étais idiote de le penser !

Bientôt je ne me retrouvais qu'à quelques mètres d'eux, cachée sous une porte cochère. Je pouvais entendre leurs respirations, car, et j'en fus réellement surprise pour des hommes venant de faire un long voyage, ils n'échangèrent pas un seul mot. Je restais là un instant à les observer, me demandant qui ils étaient et d'où ils venaient. Le blason sur le carrosse ne m'évoquait rien, hormis qu'il devait être celui d'un noble.

Par quel hasard l'apothicaire Jean pouvait-il avoir un noble parmi ses connaissances proches ? Qui était assez fou pour parcourir tant de lieues dans le seul but de recevoir ses avis éclairés ou une décoction dont le bougre avait le secret ? Je me perdais en conjectures lorsqu'enfin l'inconnu sortit de la maison de Jean. Aussitôt un des trois hommes pointa son

doigt dans ma direction, tandis que leurs regards se tournaient vers moi. Je fus tétanisée par la surprise. Mon cœur se mit à battre la chamade comme l'inconnu avançait d'un pas décidé vers moi. Malgré son allure frêle, il émanait de lui une force incroyable. J'eus envie de prendre mes jambes à mon cou, mais j'en fus totalement incapable. Je ne pouvais détourner mon regard de ses yeux qui me fixaient, je me sentais happée par leur intensité bleu acier.

En quelques pas, il se trouva devant moi, tendant sa main gantée de cuir noir pour découvrir ma capuche. Il sourit, mais son regard restait de glace. Découverte, je ne savais plus comment réagir. Mon assurance naturelle semblait avoir disparu devant ces yeux dominateurs. Le monde entier s'écroula autour de moi et ne resta plus dès lors que l'étranger. Il aurait pu faire ce qu'il voulait, je me sentais totalement désemparée.

— Et bien jeune fille, dit l'inconnu d'une voix rauque, vous voilà bien curieuse d'observer un étranger en cette heure tardive de la nuit. Vos parents ne vous ont-ils pas avertie qu'il était très peu prudent d'agir de la sorte ?

— Je ne voulais pas vous importuner Monseigneur, dis-je alors en tentant de paraître timide et fragile tandis que ma fascination à l'égard de cet inconnu ne faisait que croître et troublait mes sens.

— Tiens tiens, une petite italienne curieuse qui veut se jouer de moi en affichant une timidité feinte, seule dans les rues de La Chambre par cette froide nuit d'hiver. Je crois mon enfant que vous devriez rentrer chez vous. Car malgré votre assurance que je trouve remarquable, il est des moments où il est préférable d'écouter son instinct de survie, plutôt que sa curiosité, si grande soit-elle.

— Je m’excuse Monseigneur, bredouillais-je, tentant vainement de détourner mon regard.

Je ne sus dire pourquoi, mais j’étais comme hypnotisée, comme si les yeux de l’inconnu absorbaient tout mon être, comme si tout à coup l’univers entier ne se résumait plus qu’à son regard glacé.

Il se redressa un peu et pencha sa tête sur le côté. Il fronçait ses sourcils qu’il avait fins et bien dessinés comme s’il s’interrogeait sur mon sort. Un instant, je me sentis souris entre les pattes d’un chat amusé.

— Jeune fille, votre timidité feinte me surprend et m’amuse, comme je vois en vous que je ne vous inspire que bien peu de crainte. Cela me plaît. Rentrez maintenant chez vous jeune fille, car il est tard. Soyez sans crainte, je pense que nous nous reverrons bientôt.

Il se détourna alors de moi et alla retrouver ses serviteurs. Sans un regard en arrière, il remonta dans le carrosse. Les trois hommes retrouvèrent leurs places sans un mot. Ils manoeuvrèrent habilement pour faire demi-tour puis, en un coup de bride, élançèrent l’attelage dans la rue pour reprendre la route dans l’autre sens. Restant immobile, le cœur battant d’excitation par cette rencontre imprévue, je le vis se fondre dans la nuit.

Il me fallut quelques minutes pour retrouver mes esprits. Le vent s’était à nouveau levé, soulevant des volutes de poudreuse. Je décidais de rentrer dans la modeste maison de mes parents, et surtout de ne parler à personne de cette étrange rencontre. Sur le chemin du retour, je retrouvais François qui, caché derrière un talus de neige, avait assisté à toute la scène. Il sortit d’un bond et se précipita vers moi, haletant.

— Mais, tu es folle Ilianise, cet étranger aurait pu te tuer ou t’emmener avec lui !

Je le regardais en souriant, amusé de le voir aussi craintif. Comme mes pensées étaient bien loin de ces misérables considérations ! Tentant de contenir une émotion nouvelle qui me submergeait, je lui répondis la voix tremblante :

— Ne dis pas n’importe quoi François. Cet homme-là est bien plus que tu ne le seras jamais. Mais moi, un jour, je serai comme lui.

Quelque temps après, mon père reçut la visite du représentant d’un négociant en verrerie de Lyon. L’homme s’appelait Louis Montbourg. Il devait devenir plus tard un compagnon fidèle, même sur le moment il ne m’évoqua que guère d’intérêt.

Il avait un physique quelconque, sans véritablement d’attrait, mais sans tare non plus, du genre de ceux qu’on ne remarque pas et qu’on oublie encore plus vite. Par contre, je fus surprise de l’autorité qui se dégageait de sa personne. Sa voix ferme et assurée ne laissait pas de place à la négociation.

Celui-ci prétendit qu’il avait entendu parler des talents remarquables de mon père, et souhaitait donc le rencontrer afin de lui proposer une affaire. Profondément modestes dans leurs manières comme dans leurs habitudes, mes parents furent troublés par cette proposition, comme s’ils avaient du mal à imaginer que quelqu’un eut pu parler d’eux. Pourtant, ils trouvèrent là une opportunité de se déplacer une nouvelle fois.

Mon père décida que nous étions restés suffisamment longtemps en Maurienne. Aussi mes parents réunirent nos quelques affaires et achetèrent pour l’occasion un petit chariot et une mule. Nous partîmes pour Lyon au début du printemps.

Voyage à Lyon

Je me dois d'évoquer avec vous en quelques lignes ce voyage, car même si aujourd'hui ils me paraissent presque futiles, les événements furent lourds de sens à bien des égards.

En ces temps reculés, les routes étaient peu sûres, surtout à la sortie de l'hiver, lorsque les mandrins affamés sortaient à nouveau de leurs tanières pour dévaliser les modestes voyageurs. Mandrin n'avait-il pas trouvé refuge il y a bien des années de cela dans une grotte non loin de Chambéry ? La route de la Maurienne jusqu'à Lyon ne dérogeait pas à la règle. Aussi valait-il mieux voyager en groupe, et de préférence avec une escorte de quelques gens bien armés. Nous eûmes la chance de pouvoir profiter de la compagnie d'un groupe de gitans venant d'Italie qui visitait les bourgs de Savoie pour y donner leur spectacle. Leurs roulottes étaient bariolées et bruyantes, les mules portaient même des fanions colorés attachés à leurs mors. Bien étrange caravane flamboyante sur fond de grisaille printanière. Ils projetaient de se rendre à Chambéry sans tarder, pour une affaire pressante dont ils ne voulaient rien évoquer.

Bien que mon père n'aimât pas trop ces saltimbanques aux faciès rugueux et aux manières approximatives, il préféra que nous nous joignîmes à eux plutôt que de voyager seuls. Contrairement à l'idée que je me faisais de ces gens, je les trouvais sympathiques et affables. Bien sûr, les jeunes hommes rivalisaient de talents pour décrocher de moi un sourire, mais les patriarches veillaient scrupuleusement à ce qu'ils ne se montrassent pas discourtois. En d'autres temps, ils nous auraient peut-être occis et laissés sur le bord du chemin. Mais nous étions leurs invités, et l'hospitalité n'était pas un vain mot pour ces gens. Aussi, le voyage jusqu'à la deuxième ville des Ducs de Savoie après Turin fut sûr et distrayant. Je me liais d'amitié avec un adolescent,

jongleur plus qu'habile de ses mains nommé Marcello. Il était petit, avait le visage ovale couronné par une épaisse tignasse noire, et de grands et beaux yeux noisettes. Il avait perdu sa mère dans un accident un an plus tôt, sa roulotte ayant versé dans un ravin. Aussi était-il devenu rapidement le « petit frère » de toute la communauté. Je crois que jamais avant lui je n'avais connu une telle gentillesse, des manières si simples et totalement dénuées d'arrière-pensées. Peut-être était-ce son jeune âge, peut-être une bénédiction du Seigneur, mais il était incapable du moindre mal. Il ne s'attelait d'ailleurs à délester les bourses trop pleines des spectateurs étourdis qu'avec les encouragements soutenus de ses « grands frères ». Avec lui, la route me parut moins longue.

Chambéry était une ville dont les racines historiques remontaient aux Romains, lorsqu'ils soumièrent les Allobroges pour rattacher leurs terres à Rome. Longtemps siège administratif du duché, elle était une riche cité commerçante, rivalisant avec Grenoble et Genève. Après Venise l'éternelle, je redécouvrais enfin le plaisir de marcher dans des rues pavées, longeant des maisons aux belles façades et m'arrêtant souvent devant des échoppes agréablement achalandées. Un château dont la construction remontait au XII^e siècle demeurait une résidence ducale et un témoignage de la puissance du gouvernement de Savoie. Nous séjournâmes quelques jours au sud de la ville dans le campement de nos amis gitans. Mon père, que le voyage avait rendu moins méfiant, acceptait même que les jeunes gens m'apprennent quelques tours. Ma mère trouvait fort plaisante la compagnie de ces saltimbanques. Peut-être se remémorait-elle à travers eux ses années de jeunesse à Mestre ? Un soir, elle me fit même une confidence en me révélant qu'elle aussi avait appris à jongler dans ses vertes années, lorsqu'elle ne connaissait pas encore mon père.

En y repensant, ce fut, je crois, une période d'une douce tranquillité, car nous nous sentions alors pleinement intégrés à un groupe, presque en famille.

Pourtant un soir, à la lueur favorable de la lune pleine, je remarquai un individu non loin de notre camp qui semblait regarder dans notre direction. Lorsque je tentais de mieux le discerner, il dut m'apercevoir et disparut aussitôt de ma vue, comme absorbé par les ombres qui l'entouraient. Bien sûr, je ne l'ai pas reconnu sur l'instant. Intriguée, j'en fis alors état à mon confident de circonstance. Marcello m'écouta attentivement tandis que dehors la pluie commençait à tomber. Et puis, tout à coup, il m'interrompit et décida d'aller explorer les alentours du campement, vaillant petit chevalier qu'il était à vouloir dissiper les craintes de sa douce égérie. Je le regardais s'éloigner dans la nuit, faisant clapoter flaques boueuses sur son passage. J'avais le coeur serré, non que je craignisse qu'il lui arrivât quelque chose, mais surtout parce que ma curiosité était piquée à vif, je tenais absolument à savoir qui était cet inconnu fugitivement aperçu.

Vous dire que je n'avais été en rien dans sa décision de quitter fugitivement le camp au milieu de la nuit serait vous mentir. Mais ne valait-il pas mieux que cela fût lui plutôt que moi ? Les minutes s'égrenèrent au fil des battements de mon coeur. Peu à peu, mes paupières devinrent lourdes, et finalement je finissais par retourner au chariot de mes parents comme j'avais entendu mon père bougonner dans le campement en me cherchant. Je n'avais par revu Marcello.

Le lendemain, et sans que nous comprîmes pourquoi, le patriarche gitan nous invitait à quitter le campement. Nous n'eûmes droit à aucun adieu, ni aucun sourire. D'un seul coup, nous étions redevenus des étrangers, indésirables et ignorés. J'aperçus Marcello assis à l'avant d'une roulotte. Il semblait tout petit dans son habit trop grand pour lui. Il

portait une large écharpe en laine autour de son cou. Cela me surprit, car ce n'était pas dans ses habitudes. Son visage était grave, trop pâle pour son jeune âge. Ses yeux étaient chargés d'une amertume que je ne lui connaissais pas. Son regard était fuyant, comme s'il n'osait croiser le mien. Un instant, je voulus aller lui demander ce qu'il avait, mais aussi s'il avait pu retrouver l'inconnu de la veille. J'eus le cœur serré de le voir tout à coup si distant. S'il lui était arrivé quelque chose cette nuit-là, pourquoi n'était-il pas venu me trouver aussitôt, lui que je pensais être un ami ? Je pestais mentalement contre le mauvais sort, le fait de devoir partir, et de ne pas savoir. Un instant, je voulus avancer pour aller le voir. Mon père me retint fermement par le bras tandis que des rumeurs hostiles commençaient à s'élever du campement gitan. Je soupirai et levai ma main pour saluer une dernière fois Marcello, mais il tourna la tête et se redressa, tira l'épais rideau bariolé derrière le banc du cocher et disparut à l'intérieur de la roulotte. Je restais interdite, soumise à deux sentiments contradictoires. Le premier était d'avoir vu le gentil Marcello se détourner ouvertement de moi, le deuxième était d'avoir vu mon instrument échouer dans sa mission et me laisser dans le doute le plus absolu quant au mystérieux visiteur de la nuit.

Mon père ne parut pas perturbé par ce soudain changement de situation. Il sembla même satisfait, comme si le destin avait voulu lui donner un coup de pouce pour partir, et ce, sans qu'il ait à trouver un prétexte qui aurait pu nous chagriner ma mère et moi. Ces instants me rappellent la profonde tristesse de ma mère, comme mon père ne cherchait pas à nous reconforter ni à nous rassurer. Au lieu de cela, il décida que nous devions partir sur l'instant et prendre la route de Lyon. Il était le chef de famille et nous ne pouvions que nous plier à sa volonté.

Le voyage s'annonçait long, plus d'une semaine, et périlleux, car nous devions traverser le massif de l'Épine par la voie sarde. Charles Emmanuel II de Savoie avait consacré une partie de sa fortune pour l'aménager en route royale carrossable. J'avais entendu parler de cet ouvrage, tant il avait nécessité d'effort et de volonté pour conduire à son achèvement en mil six cent soixante-dix. Bien que la voie permettait une traversée plus facile du massif, il n'en restait pas moins qu'une telle entreprise pouvait être considérée comme hasardeuse, au printemps, pour un homme vaillant mais âgé accompagné de sa femme et de sa fille. Les gredins et les intempéries pouvaient nous surprendre à tout moment tout au long de la route, conduisant notre aventure au désastre.

Néanmoins, comme tout bon Vénitien, mon père ne revenait que très rarement sur une décision, fut-elle prise dans la précipitation du moment.

Nous reprîmes la route de Lyon par une matinée pluvieuse de mars. Bien que pénible, la première partie du voyage ne me parut pas trop longue. Car contrairement à mes craintes, nous arrivâmes sans encombre jusqu'au petit pont romain qui se trouvait à la sortie de la voie sarde. Des guérites de gardes Savoyards et Français, ainsi que les armoiries de Savoie et du Dauphiné indiquaient que l'on passait là la frontière nous faisant entrer en terre de France. Cet endroit nous indiquait aussi que, pour nous et notre pauvre mule, le plus dur était fait.

Nous passâmes le pont sans nous retourner, comme si la Savoie n'avait été qu'une parenthèse dans nos existences. De l'autre côté, à quelques centaines de mètres, nous rencontrâmes un groupe de quatre pèlerins qui venaient à notre rencontre. Ils étaient vêtus de longues bures brunes et étaient chaussés de modestes sandales à lanières de cuir. Des Franciscains qui se rendaient en visite à l'abbaye de Hautecombe. Nous les saluâmes comme l'usage le voulait,

mon père en profitant pour prendre des nouvelles de la route, et si nous devions nous inquiéter d'un danger quelconque. Ils venaient de loin et n'avaient eu à croiser aucun brigand de grand chemin. Cette nouvelle mit mon père de bonne humeur. Ainsi rassuré, et bien que commençant à sentir la fatigue dans nos jambes, il décida que nous devions presser le pas pour rejoindre au plus vite le village des Échelles où il souhaitait trouver une bonne auberge pour nous y restaurer.

Quelques heures plus tard, nous étions attablés à l'Auberge du Pont, une imposante mesure tenue par une veuve gironde prénommée Marie. Elle avait perdu son mari très jeune, mort à la bataille de Fleurus en mille six cent quatre-vingt-dix. Depuis, elle tenait seule l'auberge et n'avait pour toute aide qu'un cuisinier jovial, mais un peu sot. Cela ne semblait pas être bien gênant pour elle, tant elle avait le sens de l'hospitalité autant qu'une verve insolente et moqueuse. Naturellement, l'auberge était toujours remplie, animée et joyeuse. Je vous évoque cette partie de notre voyage qui pourrait vous sembler de peu d'importance, car une fois encore, le destin devait se rappeler à moi.

Nous venions de nous attabler, dans un coin de l'auberge près d'une toute petite fenêtre lorsqu'un gaillard vêtu d'un lourd manteau trempé franchit le seuil en même temps qu'une bourrasque de vent chargé de pluie s'engouffrait dans la salle. Il émanait de l'individu une forte odeur musquée, que tout le monde remarqua immédiatement. Marie jusqu'alors joviale sembla même indisposée, comme elle chassait l'air devant son nez en faisant une grimace sans équivoque. Pourtant, elle se présenta devant l'inconnu et lui demanda souriante ce qu'elle pouvait bien faire pour lui.

L'homme ôta son chapeau de cuir brun sale, laissant apparaître son visage aux traits taillés à coup de serpe qui portait les stigmates reconnaissables de la petite vérole. Il

dévisagea un instant Marie, comme l'aurait fait un idiot devant un animal de foire, puis lui demanda d'une voix grinçante s'il pouvait passer la nuit dans la salle commune. Curieuse, je me retournais vers l'inconnu pour observer la scène, faisant fi des recommandations de mon père qui préféra se recroqueviller sur son banc. Ma mère à côté de lui regardait sa soupe sans lever la tête.

Il dut me remarquer, car il jeta un regard furtif vers moi. La commissure de ses lèvres se plissa presque imperceptiblement, et je crus deviner une lueur d'avidité dans ses yeux noirs. Pourtant, je ne me retournais pas. Mon père, visiblement embarrassé, tenta vainement de me faire entendre raison en passant sa main sous la table pour tirer ma jupe, mais je décidais que je ne voulais pas me montrer plus discrète. Vous dire que cette arrogance soudaine me ressemblait serait vous mentir. Peut-être cherchais je là un moyen inavoué de me venger de l'autorité de mon père, qui en quelque sorte nous avait obligés à quitter les saltimbanques alors que je ne l'avais au fond de moi pas souhaité. Une adolescente commet parfois des actes dont elle ne mesure pas les conséquences, juste pour montrer qu'elle existe.

Néanmoins, cette assurance hautaine dont je faisais preuve allait nous causer plus tard quelques tracasseries.

Marie annonça à l'homme qu'il pourrait passer la nuit à l'auberge à condition qu'il ne fasse pas de mauvaises histoires, puis s'en retourna à ses pressantes occupations. Visiblement satisfait, l'homme alla s'attabler dans un coin de la pièce, sans même prendre la peine de retirer son manteau. Mon père en profita pour poser lourdement sa main sur la mienne, me faisant comprendre de la sorte qu'il n'aimait pas mon attitude rebelle à son autorité. Aussi pour ne pas le mécontenter plus longtemps, je me retournais vers lui et entrepris de finir tranquillement ma soupe. Pourtant,

dans la pénombre de la pièce, je devinais que l'inconnu continuait de nous observer.

Notre modeste repas terminé, mon père, dont les joues avaient quelque peu rosi tant le vin du pays était doux à son palet, décida que nous devions passer la nuit à l'auberge. Il ne souhaitait pas reprendre la route sous un temps gris et pluvieux, qui nous aurait inmanquablement contraints à trouver un refuge incertain à la nuit tombée. Bien sûr, ma mère ne put que hausser les épaules, même si elle comprenait bien le jeu de son époux. D'un naturel vaillant, la pluie ou le vent ne l'aurait pas d'habitude retardé dans ses projets. Il préférait tout simplement rester à l'auberge et profiter de la chaleur de son foyer, et retarder ainsi le moment de retourner sur la route. Le prétexte était opportun, et lui permettait d'éviter les taquineries de sa femme et de sa fille.

Pour ma part, je prenais cette nouvelle d'excellente humeur, ne tenant pas du tout à retourner dehors alors que la nuit allait tomber dans quelques heures. Aussi nous quittâmes la salle commune peuplée pour aller nous reposer dans notre petite chambre. Nous avions une paillasse pour tout lit et une armoire pour ranger nos quelques affaires. Néanmoins, savoir que nous passerions la nuit à l'abri du vent et de l'humidité nous mettait de bonne humeur, car le lendemain nous devions reprendre notre voyage, quelles que soient les conditions. Mon père s'était radouci et ne semblait plus m'en vouloir.

Nous discutâmes longuement de nos projets lorsque nous serions arrivés à Lyon, spéculant à loisir sur les opportunités de vivre dans une grande cité. Il nous semblait que le destin allait enfin se montrer clément envers nous. Aussi nous nous endormîmes les uns contre les autres sur la paillasse, bercés par nos rêves et la respiration bruyante de mon père.

Des bruits sourds nous réveillèrent au milieu de la nuit. Quelqu'un frappait avec insistance à notre porte. Mon père se leva d'un bond, enfila rapidement une veste par dessus sa chemise de nuit trouée et alla ouvrir la porte. Sur le moment, il ne parut pas inquiet, peut-être imaginait-il que ce devait être Marie cherchant à nous informer de quelque nouvelle pour notre départ ? Il se trompait gravement. Au lieu de découvrir la bonne aubergiste au sourire avenant, une main énorme et sale le poussa violemment à l'intérieur de la chambre tandis que l'inconnu entra. Son visage était dur et déterminé. Il empestait la saleté et le mauvais vin. Il tenait dans sa main droite un gros gourdin qu'il brandissait vers la tête de mon père tandis que de l'autre il nous faisait signe de ne pas crier. Il recula contre la porte pour la pousser dans son dos.

— Tu vas me donner ta bourse et sans faire d'histoire, sinon je te fracasse la tête, je tue ta femme et j'embarque ta fille avec moi.

— Mais... nous n'avons pas grand-chose, nous ne sommes pas des gens riches... bredouilla mon père livide.

Ma mère était recroquevillée, essayant tant bien que mal de me dissimuler à la vue du sinistre gredin. Je la devinais tremblante et apeurée. Quant à moi, ma fierté m'avait soudainement abandonnée et j'essayais de me faire la plus petite possible sur la paillasse.

— Me fais pas perdre mon temps, paysan. De toute façon, t'en as plus que moi. Alors, donne-moi ta bourse avant que je m'énerve. Dépêche !

Puis en se tournant vers ma mère et moi.

— Mais c'est qu'elle est mignonne la petite... c'est que je la croquerais bien moi. Ca t'apprendrait à dévisager les

inconnus ma mignonne, dit-il en montrant ses dents jaunies en un rictus qui se voulait être un sourire.

Je me redressais, piquée au vif par cette remarque acerbe. L'inconnu était certes imposant, mais sans raison, l'image du noble dans son carrosse noir me revint à l'esprit. Tout à coup, je réalisais que j'avais bravé bien plus impressionnant que ce sinistre rustre. Je réalisais que je ne pouvais en avoir peur tant sa vue ne m'inspirait que répugnance et dégoût.

— Je vois que tu es aussi ignoble que stupide, dis-je furieuse. Crois-tu que personne ne te rattrapera pour te faire payer ton crime. Tu pourras bientôt en prison ou au bout d'une corde si tu ne nous laisses pas tranquilles !

Mon père me terrassa d'un regard noir de colère. Cependant, il ne dit pas un mot, allant ouvrir l'armoire pour fouiller son balluchon et en sortir une petite bourse en cuir.

— Et bien ma mignonne, tu es plus courageuse que ton père, reprit-il alors que son sourire avide ne faisait que s'élargir. Je crois que je vais te retrouver la jupe, rien que pour le plaisir de te voir souffrir sous les coups de mon gourdin, s'esclaffa-t'il crûment.

Pour le calmer, mon père lui tendit la bourse juste sous yeux porcins. Elle n'était pas bien lourde, et ne faisait guère de bruit, mais cela suffit à détourner son attention. Il arracha avidement la bourse des mains de mon père et recula vers la sortie.

— Un mot aux gendarmes, et ce n'est pas de l'argent que je viendrai prendre. N'oubliez pas que je saurai toujours vous retrouver, paysans. Quant à toi ma mignonne, tu as de la chance ce soir, mais je te promets que ce ne sera pas la même histoire la prochaine fois.

Il cracha dans ma direction, puis referma doucement la porte de notre chambre derrière lui. Ma mère était en larmes, mon père livide de colère contenue. Et moi, je ne savais que faire pour racheter ma faute, tant j'avais le sentiment d'avoir attiré ce brigand à nous. Nous ne pûmes échanger un mot avant plusieurs minutes. Finalement, la colère passée, mon père s'approcha de moi et me jeta un regard froid, presque désolé.

— Ce n'est pas ta faute ma fille. Ce brigand nous a volé quelques pièces, mais il ne nous a rien fait. Nous avons quelques provisions pour aller à Lyon et là-bas, je m'arrangerai avec le marchand pour qu'il me donne une avance. La prochaine fois, tâche seulement de te montrer moins curieuse.

Bien sûr aucun d'entre nous n'osa sortir de la chambre avant le petit matin. Comble de malchance, lorsque nous descendîmes pour rejoindre la salle commune, nous découvrîmes stupéfaits le gredin qui était tranquillement attablé à côté de l'âtre crépitant. Il mangeait une maigre soupe accompagnée d'un bout de pain noir. Il nous vit dans l'escalier et tourna légèrement la tête vers nous. Son regard en disait long sur ses intentions si par malheur il prenait l'envie à mon père d'être bavard. Aussi, malgré nos ventres gargouillant, mon père décida qu'il était temps pour nous de reprendre la route. Je vis le gredin ricaner lorsque nous franchîmes le seuil de l'auberge. Comme j'aurais voulu être un homme à cet instant là, et me ruer vers ce lâche pour lui faire payer le prix de son affront...

Je me souviens très bien de la journée du lendemain, car le destin devait une nouvelle fois se manifester, et en quelque sorte satisfaire mon souhait du moment. Le temps était maussade, le vent froid et le chemin caillouteux rongeaient notre moral déjà bien entamé par les évènements de la veille. Nous eûmes même à endurer quelques courtes

averses. Nous avions le goût amer de l'infortune dans la bouche, et rien ne semblait pouvoir nous satisfaire. Aussi la première partie de la journée fut elle morne et monotone, malgré les paysages agréables que nous traversions. Nous n'échangeâmes que des paroles banales, comme si même parler nous était devenu pénible. À midi, le temps se mit au beau et nous nous arrêtâmes sur les berges d'un ruisseau. Ma mère sortit de sa besace un fromage italien qu'elle gardait précieusement et nous en tendit une bonne portion. Elle nous connaissait bien. Dans les moments difficiles, elle savait que cette délicieuse attention apaiserait nos craintes et nos doutes. Elle appelait cela la « besace tranquillité », qui ne devait être ouverte que lorsque notre moral était au plus bas. Aussi fut-elle ravie de voir nos visages s'éclairer tandis que le fumet du fromage nous parvenait aux narines.

Une heure plus tard, l'estomac un peu plus lourd, mais la tête un peu plus légère, nous repartîmes pour Lyon. À la tombée de la nuit, mon père décida qu'il était temps pour nous de nous arrêter. Nous commençons à avoir froid, tant nos vêtements étaient imprégnés d'humidité. Notre pauvre mule semblait elle aussi à bout de force. Nous étions arrivés à une petite clairière à l'orée d'un bois, ce devait être vers Saint Geoire en Valdaine. Sur le moment, l'endroit nous parut accueillant. Nous fîmes un feu pour nous réchauffer, et tandis que le sommeil nous gagnait, chacun de nous rêvait à ce devenir à Lyon si proche, et pourtant encore si lointain.

Un hurlement me réveilla en sursaut.

Je me levais d'un bond, surprise et en proie à une terreur presque frénétique. En un instant, je compris ce qui venait de se passer. Mes jambes chancelèrent et je m'effondrai sur le sol, mes yeux rivés sur la macabre découverte. Ma mère se tenait devant moi, les mains enfouies dans son visage, en pleurs et hoquetant, visiblement tétanisée. Devant

elle, à une distance d'à peine plus de trois mètres, l'inconnu qui nous avait agressés à l'Auberge du Pont, était pendu à un châtaigner. Son visage était légèrement bleuté, ses yeux révulsés et sa langue enflée pendait hors de sa bouche. Mon père qui s'était réveillé aussi brusquement que moi ne semblait pas comprendre la scène. Il avait les yeux grands ouverts, la bouche béante et les bras ballants. Alors, sans réaliser pleinement ce qu'il faisait, il tâtonna de ses mains son tablier de cuir qu'il avait gardé pour dormir, comme s'il cherchait quelque chose. Il sortit de la poche droite une petite bourse, celle là même qu'il avait donnée la nuit précédente à l'inconnu. Elle était pleine et tintait des nombreuses pièces qui s'entrechoquaient. Ce bruit tira ma mère de sa stupeur. Elle se retourna vers mon père, tremblante et les joues humides. Je me relevais lentement, toujours sous le choc, abasourdie comme ma mère de découvrir que mon père avait retrouvé sa bourse.

— Mais qu'est ce que cela veut dire, pourquoi te retrouves-tu avec cette damnée bourse dans ta poche, pourquoi ce mécréant est-il mort, pourquoi est-il pendu devant nous, mon Dieu comment est-il arrivé là, qu'allons nous faire ! gémit-elle en se convulsant d'inquiétude.

— Mais, mais je ne sais pas... je... je...

— Mais dis quelque chose bon sang, dis-je furieuse. On ne va pas rester là à contempler ce sale type. Et si les gendarmes venaient, si quelqu'un arrivait pour nous trouver là, avec le pendu !

— ...

— Il nous faut partir immédiatement ! Mère, remballiez vos affaires. Père, reprenez-vous et montrez-vous digne ! Ce sale type n'a que ce qu'il mérite, nous ne devrions pas pleurer sur son compte. Nous sommes bons pour voyager de

nuit et mettre le plus de distance entre nous et cette clairière maudite.

— Et si ceux qui l'ont pendu cherchaient à nous tuer ! Peut-être devrions-nous courir chercher les gendarmes, dit mon père qui semblait se reprendre.

Ma mère ne disait plus un mot, préférant rassembler nos maigres affaires plutôt que d'argumenter en vain avec mon père. Visiblement, la colère avait remplacé la peur, et elle ne voulait pas s'emporter inutilement. Elle me jeta un coup d'œil en coin, voulant me signifier qu'elle était tout à fait du même avis que moi.

— Réfléchissez un instant père. S'ils avaient voulu nous tuer, nous ne serions plus là à discuter de ce que nous devrions faire. Et ils ne vous auraient certainement pas rendu votre bourse.

— Oui, tu as peut-être raison ma fille. Il nous faut partir avant que quelqu'un nous surprenne en si mauvaise compagnie. Après tout, le gredin l'a bien cherché. Il a dû offenser un plus courageux que moi, qui se sera vengé de lui. Dieu le bénisse, car il en a profité pour nous rendre notre bien...

La raison sembla l'emporter sur la peur. Mon père n'était pas un homme téméraire, mais il savait toujours où se trouvaient les intérêts de sa famille. En bon Italien, il avait en horreur l'idée d'être confronté un jour à la maréchaussée. Aussi, il détourna son regard du pendu, et alla aider ma mère à charger notre chariot et atteler notre mule.

Mon père avait l'air résigné. Je comprenais bien qu'il avait tenté de trouver une explication à notre macabre découverte, sans doute pour nous rassurer et nous montrer qu'il ne perdait pas ses moyens. Pourtant, je réalisais à quel point il ne devait pas croire un instant à son propos. Dans quel but

réel un vaillant homme aurait occis le gremlin et serait venu le pendre dans la même clairière où nous nous étions endormis ? Comment cela avait-il pu se passer sans que nous ne nous soyons réveillés ? Et surtout, comment aurait pu savoir pour la bourse de mon père, alors que personne n'avait été témoin de l'altercation de la veille ?

Toutes ces questions revenaient sans cesse dans mon esprit, car ces événements n'étaient manifestement pas le fruit du hasard. Je me remémorais également notre mystérieux départ de Chambéry, lorsque le patriarche gitan nous avait indiqué qu'il ne souhaitait plus nous voir dans son camp. Se pouvait-il que nous soyons suivis ? Se pouvait-il que le garde du noble au carrosse, que j'avais cru apercevoir au camp des gitans soit pour quelque chose dans cette pendaison ?

A ce moment-là, je n'avais pas assez de recul et encore moins la maturité intellectuelle pour entrevoir qu'un plan nous concernant tous avait depuis longtemps été tramé par quelqu'un disposant de moyens conséquents, allant même jusqu'à braver les lois pour s'assurer que nous arriverions bien à destination. Il est étrange pour moi de vous avouer cela, car aujourd'hui, je ne suis plus depuis longtemps une jeune fille naïve. Ce serait plutôt moi, d'ailleurs, qui ai maintenant l'habitude d'habiles stratagèmes pour arriver à mes fins. Mais je n'en dirai pas plus pour l'instant, sinon vous n'auriez pas le plaisir de me découvrir tout au long de la lecture de mon journal.

Or donc, l'aube ne tarda pas à arriver. Nous avions déjà marché deux bonnes heures, et commençons à ressentir la fatigue de notre réveil brutal. Nous décidâmes de nous arrêter à un croisement de routes, afin de profiter du lever du soleil et prendre quelques instants pour nous restaurer. Le baluchon de ma mère sembla bien maigre, pourtant le pain noir et le jambon de pays nous firent le plus grand bien.

C'est alors que nous entendîmes les cavaliers. Ils étaient deux et remontaient la route à notre rencontre. Nous n'eûmes pas long à reconnaître les uniformes de la maréchaussée française, redingote bleu roi et rouge, gilet et pantalon jaune, tricorne noir et bottes montantes. Je crois qu'à cet instant, nous priâmes tous pour qu'ils passent devant nous sans s'arrêter. Je devinais mon père qui se préparait mentalement à affronter leurs questions. Son teint était livide. À côté de moi, ma mère baissait la tête et regardait ses pieds. Par leurs attitudes, je ne pus que réaliser à quel point mes parents étaient des gens honnêtes, incapables de mentir et mal à l'aise à l'idée même de devoir être soumis à la question de représentants de la loi. Quant à moi, je restais calme, gardant la tête froide, car je savais n'avoir rien à me reprocher. Mais je n'étais pas comme mes parents, mentir m'était une chose aisée, j'avais eu à le faire en de nombreuses circonstances pour me protéger des vices des hommes. C'était pourtant la première fois que je rencontrais des gendarmes. Cet épisode devait plus tard me servir de leçon. Car je compris à cette occasion qu'il n'était pas plus difficile d'abuser d'un homme de loi que de n'importe qui d'autre.

Comme nous le redoutions, les deux cavaliers s'arrêtèrent devant nous. Ils avaient visiblement chevauché sur une longue distance. Leurs vêtements étaient sales, leurs bottes boueuses. Ils avaient les traits tirés et leurs chevaux étaient luisants de transpiration. Le plus grand des deux avait le visage rond, les yeux renfoncés dans leurs orbites et des moustaches noires particulièrement fournies. Le deuxième était un blond insipide, qui ne laissa aucun souvenir dans ma mémoire. Il se tenait en arrière, sans rien dire, l'air un peu idiot.

— Ola, voyageurs. Nous aimerions vous poser quelques questions...

— Mais bien sûr Monsieur, répondit timidement mon père, que pouvons-nous faire pour vous.

— Et bien, figurez vous que nous avons trouvé un pendu un peu plus loin dans une clairière tôt ce matin. Comme par hasard, il y avait des traces indiquant la présence de plusieurs personnes, une mule et une carriole. Il a beaucoup plu, cette nuit vous savez. Remonter vos traces n'a pas été bien difficile. Je crois que vous devriez vous expliquer. Qui êtes vous, qui est le pendu et surtout, qu'avez-vous fait cette nuit !

Des gouttes de sueur perlaient sur les tempes de mon père. Il était pâle, et semblait tout à coup ridicule et petit devant le gendarme à cheval. Embarrassé, il ne savait que répondre. Un silence qui me sembla interminable vit s'échanger les regards entendus des deux gendarmes. Il ne fallait pas être savant pour comprendre que dans leurs esprits étroits, un groupe de voyageurs qui avaient tout de bohèmes faisaient les responsables pratiques d'un événement qu'ils ne devaient pas comprendre réellement. Peut-être avaient-ils même la paresse intellectuelle de se poser les bonnes questions, nous livrer rapidement à leur chef paraissant à leurs yeux beaucoup plus profitable qu'une longue et peut-être infructueuse enquête.

— Bon, reprit le plus grand, comme je vois que vous n'êtes pas disposés à nous répondre, vous allez nous accompagner. Nous verrons tout cela à la caserne. En attendant, nous saisissons également tous vos biens, pour l'enquête. Peut-être allons-nous y découvrir quelque babiole suspecte qui ne devrait normalement pas s'y trouver... si vous voyez ce que je veux dire.

— Attendez une minute, m'exclamais je. Que croyez-vous que nous faisons sur cette route, comment pouvez-vous imaginer que nous ayons quelque chose à voir avec votre

pendu ? Il est évident que beaucoup de gens voyagent sur cette route, nous ne sommes pas les seuls. Si vous nous arrêtez, vous devriez arrêter toutes les personnes que vous croisez...

— Et bien ma petite jeune fille, on dirait que ton père ne t'a pas appris les bonnes manières. Te devrais savoir qu'on ne parle pas sur ce ton à un gendarme, c'est la meilleure façon de finir dans une cellule. Mais comme tu es jeune et surtout bien jolie, je ne vais pas me fâcher tout de suite.

— Monsieur le gendarme, je ne voulais pas vous indisposer. Mais comprenez-nous, nous sommes pressés, car nous sommes attendus à Lyon au plus tôt. Devoir vous accompagner nous retarderait inutilement. Croyez-vous un seul instant qu'une frêle jeune fille comme moi, mon père, ou ma mère soyons en mesure de pendre quelqu'un ? Car votre pendu, à quoi ressemblait-il, certainement pas à un gentilhomme ?

— Oui, je comprends bien ce que vous voulez dire mademoiselle, reprit le gendarme dubitatif. Il est vrai que le pendu était un gaillard, connu dans la région pour ses humeurs et son tempérament violent. C'est pas qu'il va manquer à quelqu'un, mais nous devons bien comprendre qui a fait ça et pourquoi...

— Elle a raison, dit le plus petit gendarme dans le dos de son collègue. Sa voix était sèche et autoritaire.

— Oui, oui continua le plus grand, visiblement un peu moins à l'aise. N'empêche que vous avez certainement vu quelque chose, ou croisé des personnes, ou autre chose qui pourrait nous aider...

— Non, absolument rien. Pouvons-nous repartir maintenant ?

— Oui, oui, allez-y grommela le plus grand, et surtout qu'on ne vous voit plus rôder par ici, où il vous en coûtera...

Les deux gendarmes nous saluèrent et poursuivirent leur chemin. Mes parents me sourirent timidement, ne sachant pas s'ils devaient me remercier pour mon intervention, ou se fâcher. À leurs yeux, j'avais menti à des hommes de loi, et même si cela nous avait permis de ne pas avoir d'ennui, c'était déjà à leurs yeux une attitude impardonnable. Néanmoins, nous décidâmes de repartir, essayant de mettre le plus rapidement possible de la distance entre nous et notre précédent campement. Mon père eut même l'idée de nous faire passer par plusieurs petits villages qui n'étaient pourtant pas directement sur notre route. Il voulait en effet que nos traces se mêlent à ceux des gens des villages, de façon à ce que remonter à nouveau notre piste soit un véritable exploit en soi.

Je ne me souviens pas avoir vécu d'événement particulier durant le reste de notre voyage. Même s'il m'arrivait parfois de me poser des questions à propos du mystère du pendu, je crois que j'étais plus ravie de pouvoir atteindre rapidement Lyon que préoccupée.

Bien sûr rien n'arrive par hasard, je devais encore m'en rendre compte plus tard. Je crois qu'il est un âge où l'on ne voit pas machination et complot partout, où la paranoïa n'est qu'un mot vide de sens, et où l'on savoure avidement chaque instant. Je dois vous avouer que ces souvenirs me réchauffent le cœur, car ils me rappellent que je fus ainsi, jeune et insouciant.

Mais poursuivons ensemble mon propos, il n'est pas encore le moment de vous parler de ce que je suis devenue.

